Deuxième Année — N° 30. Le Numéro : 0 fr. 25 Jeudi 23 Mai 1918

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

Paraissant tous les Jeudis

ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an
5 fr. pour six mois

Directrice : Colette REYNAUD ☆ Rédactrice en Chef : Louise BODIN
Rédaction et Administration : 10, rue Montmartre (Ier)
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Etranger
12 fr. par an
6 fr. pour six mois

SOMMAIRE

Aberration ..... Louise Bodin
Essai sur le silence !..... Fernand Morelle
Le Travail féminin ..... Georges Yvetot
La voix syndicale..... Monette Thomas
Propos ..... Ermenonville
Libres Propos..... Marianne
Petites Notes ..... Erm.
Berceuse des morts de ma section .... Noel-E. Garnier.
C'est pour la femme, ... Georges Yvetot
Simple remarque ..... A. G. Lannoy
Mouvement syndical féminin et mixte. ****
Appel à la jeunesse française..... ****

Aberration

Le spectacle est à son point culminant, si j'ose m'exprimer ainsi. J'entends qu'au fond de la scène, sur des sortes d'échelles verticales quelques centaines de femmes, vêtues principalement d'immenses chapeaux (le nom de la maison qui les fournit est sur le programme) surgissent sur chaque échelon et lèvent toutes ensemble, si haut qu'on peut le lever, la jambe droite d'abord et la jambe gauche ensuite. On entend le claquoir qui, dans la coulisse, leur indique, comme au catéchisme, le mouvement qu'il faut faire. Et c'est une devanture de mollets, de cuisses, de fesses, puisqu'il faut les appeler par leur nom. Et l'orchestre attaque la Marseillaise *ou le* Chant du Départ, *sans qu'on sache à quel propos ni pour quelle raison, et la salle entière se lève. On connait, n'est-ce pas, les bienséances patriotiques. On sait ce qu'on se doit à soi-même... .*

La salle, côté spectateurs, est composée surtout de mâles guerriers ou de guerriers mâles des deux hémisphères, c'est bien le cas de le dire ! Ils sont haletants devant cet étalage de chair féminine, debout, renversée, couchée, dénudée, révélée, offerte, parée de costumes resplendissants qui s'ouvrent aux endroits tentants selon les hasards de la danse ou de l'escarpolette, représentée en la circonstance par les échelles ci-dessus décrites.

La plus endiablée, la plus pimentée, la plus acrobate, la plus génialement « canaille » des étoiles de ce spectacle apparait un instant la tête auréolée d'une gigantesque coiffure en forme d'éventail aux couleurs du drapeau. Et c'est alors que l'orchestre, attaquant la Marseillaise, *le public se lève et c'est tout juste s'il ne se signe pas.*

Il s'agit d'une Revue. Cette Revue ne développe aucun sujet qui soit intelligible. On nous montre d'abord un américain selon la tradition des revues, c'est-à-dire une sorte d'imbécile milliardaire qui ne vient en France que pour être « entôlé » par les femmes, par les fournisseurs, par les gendres, etc. Et je me demande jusqu'à quel point — à défaut de vérité — c'est bien flatteur et bien adroit de donner, à tous les Américains qui garnissent les fauteuils de l'orchestre, la représentation d'un pareil Américain. Mais passons. La Censure a des raisons que la raison ne connait pas. Ensuite on daigne se féliciter que les Françaises, et particulièrement les parisiennes, soient appréciées des hommes de guerre du monde entier. On le dit, on le chante, et surtout on le montre. Et la Revue n'a d'autre objet que de le montrer par le moyen de ses centaines de femmes dévêtues.

Ça va bien. Il est entendu que la femme est le délassement du guerrier. Ces sortes d'exhibitions relèvent probablement du bureau qui s'occupe du moral de l'armée, bureau qui nous a été dénoncé par un jeune officier, témoin dans un procès sensationnel. La tristesse dont j'ai été saisie en regardant ce troupeau de blanches — quelques-unes radieusement jolies, d'autres pitoyablement maigres, vieilles ou laides — m'est évidemment personnelle si j'en juge par la béatitude de la majorité de ceux qui m'environnaient. Il y a, parmi ces danses et ballets, quelques trouvailles, quelques « ensembles » très réussis et par la souplesse des mouvements et par l'harmonie des couleurs dont nous devons aux ballets russes l'audace, l'étrangeté et l'éclat.

Cette pauvreté d'un texte dont les paroles et les plaisanteries sont telles qu'on se demande si elles ne sont point faites à l'usage des idiots, ces harems ou marché aux femmes, tout cela était d'avant la guerre et durera tant que Circé sera capable d'allumer au cœur de l'homme un désir de qualité porcine. Cela n'a pris une apparence plus brutale et plus sauvage que par la réunion de toutes les races, par le bistre de certaines peaux, la lueur farouche de certaines prunelles sombres qui attestent les sangs

mêlés, par la frénésie de certaines musiques exotiques et les cris gutturaux des musiciens.

Soit. C'est ainsi. Les deux philosophes du tableau de Couture représentant la décadence romaine pourraient dans un coin de ce Music-Hall s'absorber en de longues méditations, en de longues rêveries douloureuses et humiliées.

Mais je veux exprimer le déchirement de tout mon être des oreilles au cœur, lorsque j'ai entendu les premières mesures de la Marseillaise *en un moment et en un lieu où vraiment je ne les attendais pas.*

Est-ce moi qui me trompe, est-ce moi qui ne sais plus ?

On m'a dit que les hommes ne parlaient ni de leurs mères, ni de leurs épouses, ni de leurs filles dans les lieux de plaisir et de débauche. Ils disent que la France est leur mère, qu'ils sont les fils de la Patrie... Que vient faire le symbole pathétique, de la Patrie menacée, de la France envahie à cette heure cacophonique et dans le trémoussement de toutes ces croupes auxquelles il ne manque plus que d'être caleçonnées aux couleurs alliées ?

« L'amour de la patrie, a écrit Jules Lemaître est un sentiment qu'il est odieux de ne pas éprouver et ridicule d'exprimer d'une certaine façon ».

Je cite souvent Jules Lemaître d'abord parce que je l'ai beaucoup aimé, parce qu'il fut en un style incomparable le moraliste le plus sage et le plus clairvoyant — ensuite parce que les opinions politiques de la fin de sa vie ne peuvent pas le rendre suspect à ceux qui ont maintenant le contrôle de la liberté de pensée.

Et c'est nous, nous qu'on accuse de sentiments douteux, de desseins inavouables, c'est nous qui souffrons au plus profond de nos moëlles de la prostitution d'un chant qui devrait être sacré, prostitution qu'ils ne paraissent même pas comprendre ! Quelle est cette incroyable aberration, quelle est cette inconvenance ?

C'est nous qui sommes atteints dans nos instincts d'amour jaloux, blessés dans nos croyances héritées. C'est nous que la révolte soulève et qui sommes sur le point de crier : « Pas ici, pas cela ! ». C'est nous, je le soutiens, qui aimons le plus, qui aimons le mieux, avec peut-être une ingénuité trop peu renanienne, mais aussi hélas ! avec un frisson d'angoisse qui, venant des sources les plus lointaines de l'être, est le plus prophétique des avertissements.

Louise BODIN.

ESSAI SUR LE SILENCE !

« Le silence est d'or » dit la sagesse populaire avec raison. C'est pour tous en effet le plus grand des bienfaits, celui sur lequel chacun compte instinctivement, sans sans rendre compte. Songez, au bonheur éprouvé par nos chers amis, par nos parents qui stoïquement souffrent tous les malheurs, là-bas sur le front, lorsqu'après une canonnade intense, ou le bruit fait par les obus en éclatant, vient s'ajouter à la pétarade des fusils, au « moulin à café de la mitrailleuse, aux cris de haine, aux imprécations de férocité, aux plaintes des blessés et aux râles des morts, le silence vient apporter à tous sa manne de quiétude et de tranquillité.

Le silence peut être effrayant ou bienfaisant. Il est effrayant lorsqu'il précède une attaque monstrueuse et féroce, il est bienfaisant, lorsqu'il apporte après le tumulte, les hurlements, le calme idéal de la nature pacifique !

Le silence ! Le silence ! quel est l'homme qui n'a pas aux plus lugubres heures de désespérance songé à calmer ses chagrins, à étancher ses douleurs, dans un milieu ou le bruit était exclu. La douleur adore le silence.

Lorsque le deuil entre dans une maison, aussitôt tout se tait. Les larmes coulant sur les joues fatiguées, seules font entendre un bruit de cascatelle minuscule, le corps est secoué par de lourds sanglots, il serait intolérable dans de si pénibles heures, d'entendre des indifférents converser... Rien ne froisse, comme ces intarissables bavards, qui ne savent pas respecter ceux qui sont en proie aux affres si tragiques de la détresse !

... Le cortège se forme, pour conduire le mort à sa dernière demeure. Tout se tait. La famille en premier marche courbée. Regardez les autres... vous reconnaitrez les amis véritables, vous distinguerez l'ivraie du bon blé, ceux qui se taisent, sont les bons, les dévoués camarades, ceux qui ne peuvent pas observer un silence presqu'obligatoire, et qui parlent de la pluie et du beau temps, alors que toutes leurs pensées devraient être pour celui qu'ils accompagnent une dernière fois, sont des hypocrites, des faux personnages, des pleurnichards factices, des comédiens affreux !

Tout peut se régler par le silence. Tout peut se comprendre, s'expliquer d'après lui.

En maintes circonstances le silence est plus éloquent. Le calme complet. a souvent de meilleurs effets que les plus longs discours.

Il a été constaté, que lorsqu'un cœur sincère éprouve un sentiment, il ne sait comment l'exprimer. Les mots ne viennent pas, où ils sortent de la bouche avec difficulté, et dans un ordre troublé. Ceux qui n'éprouvent aucune émotion, les insensibles, sont les meilleurs phraseurs. Le silence est donc l'apanage des gens de cœur. Les hommes sont bien mauvais, car ils sont presque tous d'incorrigibles et néfastes bavards.

Regardez ces amoureux, assis sur un banc, dans ce jardin public, ils se tiennent la main, et se contemplent extasiés. Ils ne parlent pas, mais se comprennent, on parle donc autrement qu'en émettant des sons vagues, qui sortent d'une bouche contractée par un effort dû au débit des mots ?

Certainement il y a le parler du silence ! Cette antithèse, paraît absurde, mais elle peut être vérifiée maintes fois !

Le poilu qui revient de là-bas, qui a vu de ses propres yeux des horreurs indescriptibles, ne raconte rien, il se tait. son silence est lourd de pensées refrénées. Il ne proférerait que des imprécations féroces mais justes et sensées contre ce qui l'a fait souffrir épouvantablement. Celui qui n'a rien fait, rien vu, se fait passer pour un héros, il est intarissable !

Méfiez-vous des bavards ! Ce sont des menteurs, des inconséquents, des irréfléchis, car qui ne dit rien pense beaucoup ! Le silencieux se laisse aller à des rêveries qui ne sont pas toujours départies de justesse !

Le silencieux est un homme fort, fiez-vous à lui. C'est lui qui fera la révolution nécessaire dans les âmes, il a longuement réfléchi à tout. Tous les points ont été étudiés et prévus. Le bavard ne pense qu'au présent !!

Oui, oui, le silence est d'or. Soyons silencieux !

Fernand MORELLE.

Les Forces Détournées de Madame Henriette Sauret, en vente à la Librarie de *La Voix des Femmes* : Un volume de 200 pages : **2 fr.**

LE TRAVAIL FÉMININ

La Femme dans son ménage ouvrier

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la femme a sa grande part sa trop grande part de peines dans le travail.

Il n'y a pas qu'en Orient où la Femme est la *chose* exploitable à merci.

Si la civilisation d'un peuple se distingue à la façon très positive dont les institutions sociales respectent la femme, on peut alors se mettre à la recherche du véritable pays civilisé !

Ni en France, ni en Europe, nous ne le trouverons. Car ce n'est pas respecter la femme que de tolérer qu'elle travaille comme une bête de somme.

⁂

Je me souviens encore que, délégué à la Conférence syndicaliste internationale, à Buda-Pest, quelque temps avant la guerre. je ne pus retenir ma surprise et mon indignation de voir les femmes servant les maçons...

Je les ai vu monter au fait des échafaudages, les pieds nus sur les échelles et une auge de plâtre sur la tête.

J'eus le sentiment qu'on respectait moins la femme en Autiche-Hongrie qu'on ne la respecte en France... Et, bien simplement j'en fis la remarque à un journaliste qui me demandait mes impressions, sur l'organisation syndicale d'Autriche et de Hongrie.

Ma réponse fut à peu près celle-ci, que reproduisit assez fdièlement le journaliste :

« Les travailleurs syndiqués d'Autriche-Hongrie, comme ceux d'Allemagne sont assez fortunés pour posséder des immeubles superbes comme celui du Syndicat des maçons où nous délibérons ; je dois à la vérité de dire que nous n'avons pas encore cela en France. Mais en revanche, nous n'avons pas non plus en France des femmes esclaves comme celles que j'ai vu, vous savez « ces femmes-manœuvres » qui servent vos maçons. On ne tolérerait pas, chez nous, que des femmes fassent un tel travail !

Le socialiste autrichien Hueber, en lisant le lendemain cette interview d'un délégué syndicaliste français vint m'injurier et me menaça. Il me somma de faire une rectification. C'est Jouhaux qui arrangea cette affaire en réclamant pour moi le droit de critique. En la circonstance. n'avais-je pas eu raison ?

J'ai gardé le mauvais souvenir de ce fameux socialo-syndicaliste qui ne tolérait de dire la vérité comme on la voit aucune liberté. Cela n'étonnera personne...

⁂

Je me souviens également que lors d'une délégation en Angleterre, c'était une manifestation pour la Paix au moment où nos nationalistes français voulaient la guerre avec le peuple britannique, j'eus l'occasion de visiter entre autres choses la plus grande des coopératives de l'Angleterre. C'était merveilleux à tous les points de vue... Pourtant, comme je m'intéressais à la façon dont on rétribuait le personnel féminin, on s'empressa de me dire que les femmes étaient toutes mieux payées à la coopérative que dans le commerce anglais pour le même travail.

Cela, je n'en doutais pas... Mais je voulus savoir encore si elles étaient payées comme l'étaient les hommes.

En un mot, je m'informais si nos camarades anglais appliquaient dans leurs magnifiques organisations le beau principe d'égalité : *à travail égal, salaire égal.*

Or, les femmes étaient payées moitié moins que les hommes.

Ce n'est pas un Anglais, mais un autre membre de la délégation française qui trouva déplacée ma question toute simple et toute fraternelle.

« Qu'on en fasse autant qu'eux, d'abord » me dit-il.

Pourtant, j'avais eu raison, il me semble, d'affirmer à cette époque comme aujourd'hui qu'il n'appartient pas aux organisations ouvrières de faire les choses à demi dans l'ordre d'application des principes d'économie sociale. Et je pensais que, en France, nous ferions mieux quand nous pourrions édifier de belles œuvres sociales.

Mais ce n'est pas par exception, que la femme est maintenant mise à tous les emplois, voire même aux emplois les plus durs et les plus répugnants du ménage.

Car, ne vous y trompez pas, tel homme qui est partisan de la belle égalité des sexes devant la peine commune, ne l'est souvent qu'en discours...

Allez chez lui et vous trouverez la femme geignant de fatigue... Elle lave par terre... Elle lave le linge... Elle lave la vaisselle... Elle peigne, baigne, torche les enfants... Elle est la *femme de peine,* dans toute l'acceptation du mot.

Quand, par bonheur, elle ne fait que cela, on peut dire : ce sont là les soins du ménage, et l'homme y a très peu d'aptitudes, j'en conviens, mais il peut au moins aider sa pauvre compagne !... Ah ! ouiche !

Mais il arrive souvent encore que le travail à domicile est obligatoire pour la femme afin de compléter le salaire de l'homme et pour parfaire à son insuffisance.

Si bien que, lorsque la femme a été toute la journée employée aux soins du ménage, il arrive que le temps qu'elle pourrait avoir pour se reposer complètement, elle est bien obligée de l'employer encore pour la famille. Son bon temps, elle n'en profite pas pour se reposer. Non pas... Elle l'emploie à repasser, à coudre pour que rien ne manque le dimanche aux effets de rechange de l'homme et des gosses... C'est indispensable.

Ainsi, vous le voyez le beau sort de la femme d'intérieur ? Vous les comprenez les douces joies de la famille ? Vous les savourez les délices du foyer conjugal ? Mariez-vous vite, jeunes filles, pour être les domestiques non salariées de vos bien-aimés !...

Voilà, mesdames. voilà ce qu'est la folle du logis qui se plaint toujours et trouve son sort pitoyable et regrette de n'être plus jeune, pour ne pas avoir à recommencer sa vie.

Certes, je mets ou je parais mettre les choses au pire et je ne serais pas surpris qu'on me reproche d'exagérer à dessein. Je voudrais bien qu'on me prouve avec une statistique exacte d'avant-guerre qu'il n'en était pas ainsi pour la femme du peuple, en 1900 par exemple.

Allons, osons regarder en face les réalités et confessons que la femme mariée, mère de famille, si elle n'a pas eu la chance d'être aimée et choisie par un ouvrier ou un employé qui gagne bien sa vie en est éduite au sort de l'esclave dont je viens brutalement de tracer l'existence si pitoyable.

J'ai exagéré, dites-vous ?

Eh ! bien, rendez-vous compte ; regardez autour de vous et vous conviendrez que je suis encore au-dessous de la vérité.

Voyez-vous, maintenant, tout ce qu'il y a de besogne pour arriver à ce que la femme soit en réalité l'ange paisible et heureux du foyer ?

Georges YVETOT.

LA VOIX SYNDICALE

La femme veut être libre et elle doit tenter de l'être, autant que cela est permis ici-bas, aux créatures humaines. Pour cela il faut qu'elle développe ses facultés physiques, intellectuelles et morales, dans toute leur étendue, et, qu'avec ces moyens, elle se rende utile à la collectivité en même temps qu'à elle-même.

En résumé, qu'elle travaille, qu'elle « gagne sa vie » et de ce fait qu'elle ne soit plus parasite de l'homme, mais au contraire qu'elle affirme sa personnalité.

Avant la guerre, la femme était considérée comme une productrice naturelle, du fait de la maternité, et le mari où l'amant devait être selon les lois et les usages, le protecteur, le pourvoyeur de sa compagne et de ses enfants. — Le fils aîné à défaut du père, devenait à sa majorité, le soutien de la famille.

Les événements qui se déroulent depuis bientôt 4 ans nous ont montré, que les maris et les fils, pouvaient être appelés à d'autres destinées...

La femme restée seule, au logis, a dû regarder la vie en face et en supporter tout le poids sur ses épaules.

Prise au dépourvu, elle s'est dirigée d'abord, vers les ouvroirs dits « de charité », et là elle a connu les salaires de famine (1 fr. 25 par jour !) puis, les usines et ces ateliers ouvrant leurs portes elle s'y est précipitée ; mais là encore le gain était insuffisant pour nourrir ses petits et elle-même, et le travail imposé bien au-dessus de ses forces (50 % de femmes ont dû quitter les usines, usées par le travail).

Qui pouvait la défendre, l'aider à revendiquer ses droits, réclamer les réformes nécessaires et les moyens à employer pour les obtenir ?

Le syndicat lui vint très utilement en aide ; et plusieurs corporations féminines ou mixtes purent, grâce à lui, faire acte d'énergie et de solidarité. — Les midinettes, les cheminotes, les ouvrières d'usine en ont déjà donné l'exemple. — Mais bien minime est encore le résultat obtenu, lorsque l'on regarde la routine et l'absence de toute organisation, qui règnent encore dans chaque corporation.

Les métiers exclusivement féminins (grande couture, mode, lingerie) ne sont dirigés que par la fantaisie de la clientèle riche et sont, de ce fait, à sa merci. Pour la confection plus ordinaire, la production n'est pas plus réglée, et la mode capricieuse fait précipiter ou ralentir le travail, au gré du soleil, de la pluie ou des obus.

Les ateliers, petits ou grands, sont une honte au point de vue de l'hygiène physique et morale ; quand aux perfectionnements scientifiques, ils y sont à peu près inconnus.

Les salaires, malgré les augmentations obtenues, ne sont pas suffisants pour permettre à l'ouvrière d'en vivre confortablement, car il faut décompter les jours de fête, de chômage et les dimanches, *le droit au repos*, n'étant pas reconnu.

Quant aux ouvrières à domicile, qui échappent à l'autorité immédiate du patron, elles paient d'une spéculation à outrance qui n'est presque pas contrôlable, un semblant d'indépendance.

Les domestiques sont les esclaves modernes. Vraiment, on ne peut croire que, à l'époque actuelle, des êtres humains supportent encore un pareil assujettissement et en dépit des noms pompeux de « dame de compagnie » ou « lectrice », nous savons que voilà encore, plus dissimulées, mais aussi iniques, des fonctions plus qu'avilissantes, où s'affirme toujours la mainmise de la classe favorisée sur la classe besogneuse.

Dans les usines, les femmes, hélas ! ont eu également et ont encore beaucoup à souffrir du manque de modernisme, de science d'hygiène.

Les machines, presque gigantesques pour elles, leur demandent des efforts aussi inutiles que fatigants ; et si on leur procure un soulagement par des moyens mécaniques, *elles le paient* par une *diminution* de salaire. Les instruments, pédales, leviers, faits et combinés pour l'homme, se trouvent ou trop lourds ou trop grands, les vis trop dures à serrer ou desserrer, les claies trop hautes et hors de portée naturelle, pour les femmes, demandent des tensions du corps trop fortes ; enfin, les charges à transporter, souvent trop importantes, sont appuyées ou poussées avec l'aide du « ventre », mettant ainsi les organes les plus précieux en danger.

Quelques usines, construites récemment, offrent cependant le maximum présent de confort ; empressons-nous d'ajouter qu'elles donnent également le maximum de rendement ; c'est-à-dire que l'ouvrière, ne perdant aucun temps, puisque tout est scientifiquement établi et combiné, arrive à donner une somme de travail beaucoup plus grande en moins de temps ; seulement ce temps gagné n'est au profit que du patron, les 10 heures de travail réglementaires offrant à celui-ci seul les avantages de la surproduction et du bénéfice de rendement.

Enfin, les magasins de vente, petits ou grands, absorbent également quantité de femmes ; et là, comme partout, beaucoup de réformes sont à envisager pour adoucir ce travail déprimant.

Il faut que le « travail » soit , pour la femme, une source de bienfaits ; qu'il lui permette de vivre *largement*, sans *servilité* ni *bassesse* ; que, pratiquement et scientifiquement, les moyens les meilleurs et les plus faciles de production soient mis en œuvre ; que cette production soit réglée suivant les besoins généraux ; que les heures de travail ne dépassent pas la *limite nécessaire* à cette production ; que les salaires soient rémunérateurs enfin ; que les locaux où doivent travailler les individus présentent toutes les garanties d'hygiène et de confort nécessaires.

Pour arriver à ce résultat, il faut, dans chaque corporation, dénoncer les vices existants, désigner les réformes à apporter.

Le syndicat, qui a déjà obtenu de grandes améliorations pour les hommes (journée de 10 heures, maximum de salaires, etc., etc.) aidera également les femmes à lutter et mener l'action nécessaire.

Certes, un très gros effort est à entreprendre ; mais quand on regarde autour de soi, l'essaim des travailleurs et travailleuses, quand on voit la peine bien souvent inutile et néfaste qui leur est imposée, il nous semble que l'effort à tenter pour protéger la vie, pour la rendre heureuse, facile, est une tâche assez haute et assez noble pour que tous et toutes veuillent y prendre part.

Que les femmes se tournent donc vers la voie que le syndicat leur ouvre, qui leur permettra de préparer pour elles et leurs enfants un avenir meilleur, exempt du souci présent des lendemains aléatoires, et de faire un large pas vers la société future.

Nous essaierons de démontrer, dans la possibilité de nos moyens, les réformes générales ou particulières qu'il y aurait à apporter dans chaque corporation, et la façon à notre avis la meilleure d'envisager et régler, au point de vue social, la production utile et nécessaire en rapport avec la consommation collective.

Monette THOMAS.

PROPOS

A la campagne où je suis en ce moment. j'ai un voisin qui vient de vendre son poulailler. Ce matin j'ai entendu un houvari formidable formé par tous les gallinacés en émoi, parce que l'acquéreur, qui avait pénétré dans l'enclos, commençait à vouloir en prendre livraison. Ça n'allait pas tout seul. Ah, mais non ! Il y avait plusieurs coqs qui étaient très méchants et qui se jettèrent furieusement sur le bonhomme qui commençait à empoigner leurs poules. Déjà piqué au visage et une oreille en sang, il dût les lâcher et exécuter une prudente retraite.

— Je les aurai ben tout d'même ! fit-il en s'essuyant. Et il s'en alla chez lui.

Il en revint bientôt avec une de ces grandes bâches dont se servent les couvreurs pour garantir les toits qu'ils réparent. La bâche fut jetée et étendue sur le poulailler, y faisant une quasi obscurité. Alors le rural y pénétra à nouveau. Il y voyait assez pour appréhender coqs et poules qui, cette fois, déconcertés, sans doute par les ténèbres relatives, se laissaient cueillir avec une étonnante facilité. Tout cela fut intégré dans des cageots et mené au marché. Et allez donc !....

Je suis rentré chez moi en me remémorant la parole de l'écrivain anglais E.-D. Morel : « Pour mener les hommes en guerre il faut commencer par éteindre le flambeau de la liberté. »

***

Quelle que soit la science qui préside à l'échelonnement de ces procès politiques, ils se présentent — au point de vue de l'ordre des manifestations utiles à la vérité intégrale, — comme des bœufs attelés *après* la charrue. En effet, — et cela est bien indiscutable, — il y a, depuis 1914, quelque chose d'arrêté dans l'appareil de la justice ; quelque chose qui, peut-être, eût apporté des éléments d'information et d'appréciation dont les magistrats sont privés. On n'arrête pas la marche régulière, sereine, inflexible et impavide de l'appareil de la justice sans que son cours ultérieur en soit altéré, au moins par des suspicions.

Depuis près de quatre années l'assassin de Jaurès attend d'être jugé ! Qui peut prétendre que cette affaire, plaidée en son temps légal, n'aurait pas fourni des éclaircissements ou des révélations de nature à éclairer toutes les affaires subséquentes ?

Je ne sais s'il y a dans cette solution de continuité des principes intangibles matière judiciaire à cassation ; mais je crois de tout cœur que l'Histoire y trouvera matière à revision.

***

Notre gouvernement ne tolère pas que l'on exprime sur les origines de la guerre une opinion qui diffère, ne serait-ce qu'en un détail, de la version officiellement propagée. Celle-ci est un dogme ; et chacun sait que depuis Saint-Dominique le dogme doit être tenu à l'abri de toute critique et au dessus de la moindre velléité de doute. Au surplus cette rigueur dans l'imposition de la foi ne manque pas d'une certaine grandeur. Le fâcheux, c'est que tout le temps que, depuis les Encyclopédistes, on a employé à nous enseigner, ainsi qu'à nos pères, l'analyse scientifique et le libre examen, a été du temps perdu !

Ceci étant constaté, il est bien certain que je n'ai point l'intention de parler ici du *Mémoire* du prince Lichnowski que je viens seulement de lire en son texte intégral. Car, de deux choses l'une : ou je dirais exactement tout ce que les officieux en ont déjà dit, et ce serait abuser de nos lectrices en gâchant du papier ; ou mes remarques seraient originales, et par conséquent supprimées par la Censure que le gouvernement proclame n'exister plus.

***

Les sophismes qui ont poussé drus et serrés dans le terreau de l'insondable bêtise, épanouissent insolemment leurs luxuriantes frondaisons, recouvrant d'une nuit factice la Raison qu'ils étouffent. Dans ces ténèbres de fièvre et de *Malaria,* qui évoquent celles dont parle Stanley, on guette un rayon limpide, on épie la clarté amie du vieux bon sens français ; on cherche en un mot des raisons d'espérer qu'on en sortira. Il en est besoin à l'heure où l'on entend au Conseil de guerre, le sénateur Béranger prétendre que ce sont les pacifistes (lesquels supplient que l'on mette un terme aux tueries), dont « l'action a pour effet d'augmenter le nombre de nos morts. » ! !

Quelques phrases d'un article de M. Lucien Le Foyer sonnent clair la logique dont nous sommes trop privés. Les voici : « J'en demande bien pardon aux inventeurs du *défaitisme*. Le défaitisme n'est pas lié au pacifisme, mais au guerrisme. La défaite n'est pas une condition éventuelle de la paix, mais de la guerre. La défaite appartient à l'ordre de la guerre, elle est sur le plan de la guerre... La défaite est une des deux conclusions possibles de la bataille ; l'autre est la victoire. »

« Ainsi la défaite est une des deux éventualités de la guerre. Ce n'est pas tout : Ces deux éventualités s'équivalent. L'avers et le revers de la médaille de guerre sont pareils. La science nous l'enseigne.... Ainsi le guerrisme n'est pas seulement une possibilité de défaitisme. Il est composé de défaitisme dans la mesure de 50 pour cent. »

Rigueur scientifique irréfutable. M. Bérenger lui-même, dans sa même déposition, avoue l'effrayant aléa des conflits de la force : « A l'heure où le pays joue sa destinée... » dit-il. Il y a dans cette constatation une échappée sur les profondeurs du mal de la guerre dont ne paraît pas s'être rendu compte ce *starter* de *la patrie* !

Les partisans du recours aux décisions de la brutalité sont semblables à des joueurs. Le joueur, aveuglé par sa passion, ne voit jamais qu'il a autant de chances contre que pour. Et quand il rentre chez lui avec la forte culotte, il casse la vaisselle, s'en prend à tout, et même et surtout à sa femme dont le tort a été de lui avoir conseillé avec douceur : Ne vas pas jouer. Ne vas pas risquer le patrimoine de nos enfants !... » Mais l'insensé soulage sur la raison faible la déconvenue de ses impulsivités ! Reflexe désolant et qui vient du fond de la brute ancestrale !...

ERMENONVILLE.

A la Ghilde « LES FORGERONS »

Le dimanche 26 Mai, M. Edouard Dujardin fera au foyer d'action d'art : *la Ghilde « Les Forgerons »* une conférence : « **De Stéphane Mallarmé au prophète Ezéchiel** » avec intermèdes de poésie, de musique et danse. Elle aura lieu au théâtre du Vieux-Colombier, à quinze heures, avec le concours de Mme Jane Hugard, des théâtres de l'Opéra et de l'Odéon.

On trouvera des invitations au siège de *la Forge* : 16, rue Monsieur-le-Prince, Paris, 6e arr.

Libres Propos de Marianne

UN BEAU COUPLE

Je ne suis pas très libre d'exprimer ma pensée, malgré l'assurance que nous avait donné Clémenceau lors de son avènement nouveau au Pouvoir.

Il nous avait dit à peu près ceci :

« Avec mon gouvernement, Anasthasie peut... ficher le camp... L'Homme Enchaîné, sait trop ce qu'on souffre de la puissance d'Anasthasie, il la congédie et veut que, comme lui, tout journaliste redevienne un *Homme Libre*.

Il est vrai que ce n'était qu'une promesse de gouvernant, de vieux politicien .On doit savoir ce que vaut telle promesse.

Aussitôt arrivé, il a fallu que la Censure sache du nouveau Maître ce qu'il convenait de faire.

Bien humblement, faisant la moue, la vieille Anasthasie a demandé : « Seigneur, que faut-il que je fasse ?

Et Clémenceau en riant — comme peut rire un tigre — a répondu :

Tout ce que tu voudras, ma vieille, tout ce que tu voudras. La Censure est supprimée pour moi et pour tous ceux qui diront comme moi... C'est compris, Anasthasie ? »

C'est, en effet si bien compris que jamais on ne vit un couple si bien assorti. Comme M. et Mme Denis, ils peuvent chanter tous deux :

Souvenez-vous-en !
Souvenez-vous-en !

QUE DIRE ALORS ?

Tout ce qu'on voudra ou rien...

Rien, si ce n'est que tout va bien... Personne n'a quitté Paris... S'il y a eu quelques bourgeois et bourgeoises ennemis du bruit, le silence de Bertha les a rassuré. Ils sont tous revenus...

Quant aux « godasses » personne, à Paris, n'en a eu peur... Il s'est bien trouvé quelques milliers de gens cossus qui ont pris le train, mais c'était pour aller voir si les petits pois de Clamart, les asperges d'Argenteuil, les cerises de Montmorency et les ânes de Robinson n'avaient pas aperçu le Printemps que tout le monde attendait dans la capitale... Mais depuis, tout ce monde là est revenu... hélas !... Et tout va bien.

MARIANNE.

PETITES NOTES

Scientia infusa diplomatica

Dans le *Journal du Peuple* du 6, Raoul Verfeuil rappelle ceci : « Au 31 juillet 1914, la France, c'était M. Viviani. A. M. de Schoen, qui lui demandait ce que ferait la France en cas de guerre, M. Viviani répondait sans hésitation qu'elle ferait ce que ses intérêts lui commanderaient. »

Très exact : voyez *Livre jaune*, 117, et *Livre blanc*, 27. Et Verfeuil ajoute : « C'était lui qui jugeait qu'ils étaient, à ce moment tragique, les intérêts de 40 millions d'individus... »

Sans doute, et c'est ce qu'on nomme un grand peuple maitre de ses destinées. Au surplus M. Viviani revenait de St-Pétersbourg la veille, et chacun sait que c'est du Nord que nous vient la lumière.

« Médecin, guerris-toi toi-même. »

Dans un de ces articles où la rigueur de la logique s'allie à la fine ironie, Léon Werth écrit : « Pour quelles raisons la guerre détruit-elle chez un médecin, dont les autres facultés sont peut-être intactes, jusqu'à l'apparence de tout sentiment critique ? »

Voilà une question qui s'applique en plein à M. le professeur Charles Richet, qui fit *autrefois* de si bons ouvrages contre la Guerre, contre le Militarisme et la Presse, et qui dès que cette guerre fut déclarée, devint ultraboutiste décidé ; et dont l'invraisemblable livre, *les Coupables*, révèle de façon si cruelle ce que dit Werth : la perte de tout sentiment critique.

ERM.

BERCEUSE DES MORTS de ma section

Ils étaient trente au combat, manants
et pauvres bougres, et j'étais leur frère
— et nous nous aimions — et ils sont morts !

Do, do les morts au fond du cœur :
c'est une tombe de douceur
do, do les pauvres...
ceux qui n'aviez pas de maison,
ceux qui n'aviez pas d'horizon
do, do les pauvres...

Ceux qui deviez souffrir longtemps
ceux qui deviez mourir vingt ans
do, do les pauvres...
qui n'auriez pas eu de tombeaux
pas de convoi, pas de flambeaux
do, do les pauvres...

et pas de fleurs au jour des morts,
do, do au fond du boyau tors
do, do les pauvres...
à vous le marbre de mon cœur
et la couronne de mes pleurs,
do, do les pauvres...

ô pauvres gens de trépassés
vous a-t-on fait mourir assez ! !
do, do les pauvres...
vous étiez trente fantassins
Eux ! combien sont-ils d'.....
do, do les pauvres...

Le secret de vos esprits morts
il est en moi dormez encor :
do, do les pauvres...
c'était toujours de pardonner :
dormez en paix ! j'ai pardonné
do, do les pauvres...

Noel-E. GARNIER

(Le don de ma mère, à paraître)

C'est pour la Femme surtout qu'il faut la Semaine Anglaise

Au moment même où les femmes sont de plus en plus soumises à l'esclavage, du salariat, c'est pour elles que la semaine anglaise doit être revendiquée. C'est à elles qu'il faut s'adresser pour obtenir la possibilité de l'établir d'une façon définitive dans le commerce, l'administration et dans l'industrie. C'est grâce à elles, bien plus qu'à nous autres hommes, que cette intéressante réforme passera dans les mœurs ouvrières françaises, comme elle est passée dans les mœurs ouvrières anglaises.

Jamais autant qu'en cette période néfaste que nous vivons, le travail de la femme n'a été une des fatales conditions de la vie moderne. Nous serions des criminels, si, militants syndicalistes, nous ne faisions pas jusqu'à l'impossible pour en atténuer les déplorables conséquences.

Nous ne voulons pas que le Repos Hebdomadaire soit pour la femme un surmenage au foyer, soit pour aider la mère, soit pour suffire aux enfants.

Le repos logique et salutaire du samedi pallie de façon certaine à cette certitude d'excès abusif de travail au foyer le dimanche.

Le Repos Hebdomadaire n'est réel qu'avec la semaine anglaise. Il faut le dire.

La jeune fille trouvera son réel avantage au repos du samedi après-midi.

Il n'y a que ceux qui ne connaissent rien de la vie ouvrière qui puissent trouver exagérée une revendication comme celle de la Semaine Anglaise.

Quand nous en serons à causer ensemble, aimables lecteurs, du Travail de la Femme, nous approfondirons quelque peu la question. Vous comprendrez alors, — si vous le le comprenez déjà, quelles influences morales et sociales aura la semaine Anglaise sur la famille et par conséquent sur l'éducation des enfants. J'ajoute encore qu'elle a grandl avantage moral l'avenir social du monde ouvrier en France.

Mais je ne puis anticiper déjà sur les différentes questions que je me propose de traiter ici. Restons-en sur la question de la semaine Anglaise et, pour en finir aujourd'hui, qu'on me permette de déclarer, bien franchement, qu'une aussi bonne et forte réforme ne s'obtient , ne s'impose, ne s'incarne dans la façon de vivre d'une société reposant sur la production qu'autant que les producteurs ont déployé d'énergie pour arracher la réforme en question et qu'autant qu'ils ont de courage pour la maintenir, coûte que coûte, ils doivent même toujours chercher à l'améliorer.

C'est cela qui est de la lutte et de la bonne. Pour un tel résultat, ouvriers et ouvrières doivent aller crânement, résolument jusqu'au bout !

Georges YVETOT.

On doit lire

TOUS LES JOURS

LE JOURNAL DU PEUPLE

TOUTES LES SEMAINES

LES HOMMES DU JOUR

Simple Remarque

Décidément, l'homme est encore très égoïste. Je ne parle pas du brave poilu qui, là-haut, se fait casser la figure, pour assurer aux peuples une paix définitive. (? ?) mais de l'autre, de l'important qui pontifie et discourt, à l'arrière dans toutes les salles et dans tous les salons.

Parcourons la Presse de ces derniers jours et extrayons en deux manchettes au hasard :

« M. H. Céard est élu membre de l'Académie Goncourt »
« La carte de tabac... pour les citoyens au-dessus de 16 ans ».

Bagatelles, allez vous dire ! Pas tant que cela : Chez les Goncourt, un fauteuil était vacant : celui de Judith Gautier. Il eût été logique qu'on l'octroyât à une femme de lettres (nous n'en manquons pas, en France). et de la plus belle envergure. Et c'eût été une occasion merveilleuse de reconnaître nos « Chers Maîtres » en jupons et de saluer l'activité littéraire féminine, si noble, si féconde. Des noms avaient été mis en avant. Nous allions applaudir ces.... Messieurs en ont décidé autrement Ils ont donné la palme à un poète, délicat certes, mais bien vieux... pour son époque Je le regretterais si la gaffe n'était de tradition aux Académies.

— La crise du tabac s'accentue. M. Boret songe à opérer, dans ce domaine de la fumée et des rêves bleus, de nouvelles restrictions. Il en vient à la carte. C'est parfait. Mais pourquoi délivrer ce papier aux seuls représentants du sexe fort ? Notre grand Ravitailleur ignorerait-il qu'il existe énormément de fumeuses autre part que dans les brasseries ou les lupanars, — que l'herbe de Nicot est presque nécessaire aux dames du monde, aux jeunes filles de la bourgeoisie, aux étudiantes. aux employées aux ouvrières affranchies des vieux préjugés et déjà tellement sevrées des joies de l'amour et de la vie ? Si, non, qu'il agisse avec prudence et n'oublie jamais que la galanterie est une vertu française — et de bonne politique — même en Démocratie.

A. G. LANNOY.

MOUVEMENT SYNDICAL FÉMININ ET MIXTE

DANS LA COUTURE

Après dix-huit mois de discussions et d'enquêtes, les salaires des ouvrières à domicile sont ainsi fixés : 0 fr. 45 à 0 fr. 50 de l'heure pour le travail à la machine (habillement d'hommes, confection femmes, enfants, blouses, jupons) et de 0 fr. 35 à 0 fr. 40 pour le travail à la main (mêmes confections) ; de plus, une allocation de vie chère de 1 fr. pour 10 heures de travail.

HABILLEMENT MILITAIRE

Les ouvrières et employées dans les dépôts et corps de troupe d'Orléans ont, dans leur assemblée générale, réclamé, entre autres, l'indemnité de vie chère, l'obtention, pour les ouvrières à domicile, des avantages acquis à partir du 1er janvier 1918, l'allocation pour charge de famille, accordée aux fonctionnaires ayant un traitement de 8.000 francs, alors que les ouvriers et *ouvrières* en gagnent *à peine 2.000 !...*

CONGRES DES P. T. T.

Un vœu demandant que les receveurs et *receveuses* titulaires des bureaux actuellement en pays envahis soient pourvus immédiatement sur leur demande. d'une recette correspondante

à leur classe à l'intérieur ; de plus, l'A. G. des P. T. T. a décidé de se constituer en syndicat, rallié à la C. G. T. au plus tard à partir du 1er janvier prochain.

TEMPORAIRES DE L'IMPRIMERIE NATIONALE

Les temporaires de l'Imprimerie Nationale protestent énergiquement contre l'atteinte portée au droit de réunion accordé par la loi à tout groupement légalement constitué ; donnent mandat au bureau de l'Union de faire aboutir dans le plus bref délai leurs revendications, entre autres : allocations pour charge de famille, dont les temporaires ont été, jusqu'à présent, injustement privés.

CHEMINOTS DE MONTARGIS

La commission exécutive du syndicat de Montargis demande que l'indemnité de 1.080 francs soit accordée à tous les agents, sans distinction de *sexe ni d'âge*.

METROPOLITAIN

Réunis à la Bourse du Travail, les employés et ouvriers du Métropolitain constatent que, malgré l'impossibilité de vivre avec un salaire de 8 francs par jour. du fait du coût de la vie et des charges de famille, le Métro et le Nord-Sud se refusent à faire le plus léger effort financier !

Appel à la Jeunesse Française

Le départ de nos camarades de la Classe 19 enlève à la République le concours précieux de la plupart de ses juvénils et ardents défenseurs.

Il faut serrer les rangs !

Il faut reformer de nouveaux cadres !

Nous sommes à une heure décisive. — Le régime que nos pères se sont librement donnés est en butte aux attaques incessamment renouvelées de ses irréconciliables adversaires. D'autre part, la guerre nous a permis d'apercevoir avec plus de clarté les erreurs, au point de vue démocratique de la Constitution de 1875 : insuffisance des lois sociales, injustice de l'exclusive dans laquelle est maintenue la femme, etc....

L'œuvre de demain doit être de reformer, de compléter et de réparer .

La vraie jeunesse fançaise, hardie, enthousiaste, laborieuse, se doit d'apporter toute son attention sur ce double programme : *Défense de la République. — Organisation de la Démocratie.*

Pour le succès de cette tâche le concours de toute sa volonté et de toute son énergie est indispensable. Plus d'indifférence politique, lâche et aveugle. Le désintéressement à la vie civique a produit depuis trop longtemps ce fâcheux résultat, livrer la nation aux partis extrêmes, c'est-à-dire, en temps de guerre, aux partis de force. de violence et de défaitisme à l'égard des pures traditions du principe républicain.

Pour vous, jeunes gens et jeunes filles, si vous avez au cœur la foi en un avenir meilleur, il est temps de faire effort pour le réaliser.

Comment ? En adhérant à une association de défense républicaine groupant les jeunes forces de la Démocratie en un doulide et intangible faisceau et qui soit aussi en mesure d'initier la jeune génération par une éducation appropriée (conférences, lectures, discussions etc.) à la vie civique qui l'attend.

La Ligue de la Jeunesse Française possède une organisation capable de lui offrir ce double avantage. C'est le seul groupement qui, à l'heure actuelle, soit vraiment l'expression de cette Jeunesse libre et indépendante à laquelle nous adressons cet appel ; c'est le seul, vers lequel convergent tous les efforts venus, sans exception de l'horizon républicain et socialiste.

Une salle de conférences. une bibliothèque, un organe mensuel sont les instruments de travail qu'elle met à la disposition de ses membres.

Si vous êtes épris d'un double Idéal de Justice et de Vérité venez à nous. Vous recevrez le meilleur accueil à la Ligue de la Jeunesse Française.

Pour la Ligue, le Président :

H. PRADO

La Jeunesse Française, 36, rue St-Sulpice, Paris (6e).

P. S. — Journal et statuts franco, sur demande.

APPEL AUX AMIS

Voici bientôt six mois que notre vaillant organe la Voix des Femmes *lutte pour répandre coûte que coûte des idées d'humanité et de raison. Nous voulons continuer...*

Nous en sommes à notre trentième numéro : c'est dire quel courage il nous a fallu pour surmonter toutes les difficultés.

*La hausse extraordinaire du prix du papier ; la mauvaise volonté de certains vendeurs qui cachent au lieu de le montrer notre cher petit hebdomadaire, la campagne sournoise faite contre lui par des confrères peu recommandables qui craignent sa franchise et sa propreté ; enfin sa mise à l'*index *par les Autorités.*

En effet, notre journal est classé parmi ceux des journaux prétendus subversifs qui ne doivent pas avoir accès au front.

Beaucoup de nos amis n'ont cessé de nous encourager. Nos chers collaborateurs habituels nous ont prodigué leur concours entièrement désintéressé.

Ce n'est pas encore suffisant : Il nous faut un concours plus effectif...

Nos amis nous comprendront. C'est à leur bourse que nous faisons appel de façon très loyale.

Nous voulons vivre, parce que nous avons conscience de notre utilité ; nous pouvons même apprécier, par la sympathie qu'on nous manifeste, les heureux résultats de notre propagande.

Aussi, sommes-nous persuadés que nos amis, nos vrais amis qui le pourront, ne manqueront pas de nous adresser de quoi continuer notre belle tâche d'éducation et d'émancipation de la femme.

Faites-nous des abonnés ! Envoyez-nous de l'argent ! ! Bon courage et Merci ! !

LA VOIX DES FEMMES

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD. Imp. BERESNIAK et FILS, 12, rue Lagrange, Paris